**AUTOUR DE MAUPASSANT : COMPRENDRE ET ÉCRIRE UNE NOUVELLE RÉALISTE**

 Cinq séances d’Aide Personnalisée qui ont réuni un effectif de 21 élèves répartis en cinq groupes, ont été consacrées à la lecture et à l’écriture d’une nouvelle réaliste à partir de cinq nouvelles de Maupassant : L’Aveugle, A cheval, La Parure, Mon oncle Jules et L’Orphelin.

 Les objectifs de cette séquence ont été de :

* Renforcer les compétences en compréhension globale, par le recours au dictionnaire.
* Réviser les outils d’analyse propres au récit (schéma narratif, type de narrateur, rythme du récit : sommaire, scène, pause ; construction du personnage réaliste et du cadre spatio-temporel) dans l’optique du commentaire de texte.
* Rédiger une nouvelle réaliste en alternant travail individuel et collectif, à partir de titres fournis par l’enseignant et laissés au choix des élèves. Trois seulement ont été retenus : la seringue, la lettre, le lac.

Voici les cinq textes écrits par les différents groupes :

**NOUVELLE 1 : La Lettre**. Auteurs : 1- Dallot Morgane, 2- Moreland Alana, 3- Mallinson Francesca, 4- Giroudot Melvin, 5- Kourati Djamai.

1. Il y a longtemps, un jour de juin, à Nice, sur un boulevard, se promenait une belle jeune fille aux yeux couleur noisette, à la silhouette élancée, aux longues jambes, les cheveux attachés en un magnifique chignon ; elle se prénommait Rose. Soudain, de l’autre côté du boulevard, elle remarqua un jeune homme de taille moyenne, aux blonds cheveux courts, vêtu simplement, le regard d’azur fixé sur elle. Quand il traversa la chaussée pour l’aborder, elle se sentit intimidée. La conversation s’engagea pourtant, et, après quelques paroles, elle apprit qu’il se prénommait Robert ; elle accepta même un rendez-vous pour le lendemain, à la terrasse d’un café.

Ce fut devant un verre, le lendemain, qu’ils achevèrent de faire connaissance et l’envie de se revoir à nouveau leur fit prendre conscience des sentiments qui naissaient entre eux ; tout naturellement, ils échangèrent leurs numéros de portable. Alors, tout s’enchaîne très vite : une soirée au restaurant, puis une semaine de préparatifs, le samedi à la mairie, le mariage et la bague argentée qu’il lui passa au doigt. Ils emménagèrent dans un appartement près de la caserne où Robert était soldat et deux années s’écoulèrent.

1. Un jour, Rose se leva et fut prise de nausées pendant plusieurs jours ; alors, elle effectua un test de grossesse, qui fut positif. Elle fut prise d’angoisse : que dirait Robert ? Jamais il ne lui avait fait part de son désir d’enfant. Elle se décida, le week-end suivant, à aborder le sujet, d’une manière vague, après le dîner pendant qu’il essuyait la vaisselle. Il lui dit que le moment était venu d’élever des enfants alors qu’ils étaient tous les deux encore jeunes. Quand elle lui annonça la nouvelle, il ne put retenir quelques larmes de joie : tous deux étaient sans famille proche, avoir un bébé les mettait aux anges. Sur le moment, Robert ne pensa pas qu’il avait fait une demande d’engagement pour six mois en « opérations extérieures ». Tout alla très vite : la terrible nouvelle du départ, les adieux rapides et déchirants, les brèves nouvelles au téléphone, puis plus rien. Un jour, une lettre, une simple lettre que Rose relut plusieurs fois sans arriver à croire que Robert était mort.
2. Il pleuvait et les gouttes d’eau qui glissaient le long de la vitre semblaient imiter les larmes qui coulaient sur les joues de Rose. Ses mains serraient la lettre froissée comme si elles s’accrochaient à ce qui restait de son mari. Des images lui revenaient, images d’un passé ordinaire, avec ses hauts et ses bas. Mais la plus présente était celle de son mariage : elle revoyait sa main à lui prenant délicatement la sienne, lui passant l’anneau au doigt et elle se rappelait toutes ses paroles puis enfin le baiser qu’elle sentait encore aujourd’hui sur ses lèvres. C’était plus que son mari qu’elle avait perdu : une partie d’elle même. Elle se passa la main sur le ventre : il n’était pas déjà né et déjà orphelin.
3. Le moment venu, elle se présenta à la clinique. Tant de temps passé à souffrir, son mari perdu et l’enfant mort-né. Dans l’appartement vide, la sonnerie du téléphone résonnait, en vain, et dans le sac à main à la clinique, le portable était éteint. Sa sortie se fit la veille des obsèques de Robert ; elle rentra à l’appartement avec une ordonnance et les médicaments prescrits. Elle déposa le tout négligemment sur une étagère de la cuisine.
4. Alors qu’elle venait de préparer ses affaires pour les obsèques, la sonnerie du téléphone retentit. A contre cœur, Rose décrocha et fut étonnée de se trouver, si tard, en communication avec un officier de la caserne : Robert n’était pas mort, il y avait eu confusion, il rentrait sous peu, libéré de ses obligations militaires ; il était sorti du coma et avait développé des troubles post traumatiques. Il serait de retour d’ici deux jours.

Rose se sentit assommée, tiraillée entre la joie d’avoir retrouvé son mari et la détresse d’avoir perdu leur enfant.

Le lendemain passa sans signe de vie de Robert, la laissant dans une attente angoissée. Comment réagirait-il, lui qui voulait tant un enfant ? Elle ne tarda pas à le savoir car, vers deux heures du matin, le surlendemain, la sonnerie de la porte la fit sursauter. Elle se précipita dans le couloir et ouvrit aussitôt : il se tenait là, devant elle, inchangé. Ils restèrent longtemps sur le seuil serrés l’un contre l’autre. A peine était-il entré qu’il demanda à voir son enfant et expliqua à Rose qu’il n’avait tenu à l’hôpital que dans l’espoir de les revoir tous les deux. Rose, blême et les larmes aux yeux, avoua en balbutiant qu’il était mort à la naissance. Robert se raidit, se leva et s’ensuivit un échange douloureux. Ne se maîtrisant plus, il accabla Rose de reproches. Puis, il la quitta, la laissant seule, effondrée sur le canapé, avec son chagrin. La nuit était tombée quand elle repensa à la lettre : c’était le malheur qui s’était invité ce jour-là ; le destin lui avait pris l’âme de son mari et la vie de son enfant. Elle se leva, gagna la cuisine où se trouvaient les médicaments : tout cela devait finir.

**Nouvelle 2 : La Seringue**. Auteurs : 1- Lardy Corentin ; 2- Thomée Noée ; 3- Gardonski-Lerrat Laure ; 4- Bauche Chloé.

1. C’est la sonnerie du téléphone qui tira Paul du mauvais sommeil où il était englué. Lorsqu’il décrocha, la voix claire et enjouée de son ami Martin retentit à ses oreilles : il l’invitait le jour-même à une soirée qui s’annonçait des plus agréables. Après un coup d’œil à la pendulette qui indiquait 14 heures, il se dirigea vers la salle de bain, la tête lourde et bourdonnante, le pas mal assuré. L’eau froide le revigora. Avec sa lucidité retrouvée, il repensa à sa situation : c’était grâce à Martin, son fidèle ami depuis le collège, qui ignorait sa toxicomanie, qu’il avait rencontré Caroline. Il n’avait pas cessé de se droguer et Caroline, lassée de ses sautes d’humeur, de ses fréquents retards, et lui reprochant sa mauvaise influence sur sa jeune sœur Mélodie, l’avait quitté. Désespéré, parce qu’il aimait bien Mélodie, et avait regretté qu’elle ait emprunté ce chemin sans qu’il y soit pour quelque chose, ne pouvant chasser ces pensées douloureuses, il décida de prendre sa seringue et de passer square Massillon s’approvisionner avant d’aller à la soirée.
2. Quand il arriva, tout le monde dansait et riait et on entendait la musique par les fenêtres ouvertes dans toute la rue. Il retrouva d’anciens amis et ils s’isolèrent dans un petit salon à l’écart pour se droguer. Bientôt Paul perdit conscience ; il eut l’impression de reconnaître Caroline qui lui souriait mais tout était si flou. On lui mit un verre dans la main qu’il but d’un trait.

Quand il quitta l’appartement, il fut pris de nausées. L’air frais du petit matin n’améliora pas son état, il tituba puis perdit connaissance.

 Alerté par un proche, Martin descendit une demi-heure plus tard et tenta en vain de ranimer son ami : les pompiers immédiatement appelés, ne purent rien faire ; Paul était décédé.

1. Une enquête eut lieu qui conclut à un décès par overdose. Martin était surpris, il ne savait rien de la situation de son ami, il donna les noms et adresses de tous les participants. Grâce à ses parents et à leur connaissance, un commissaire bien placé demanda un complément d’enquête : on trouva d’importantes traces de somnifère notamment d’une molécule contenue exclusivement dans le SOMETOL. Informé par ses parents, Martin réfléchit longuement, quand un détail lui revint : il se rendit immédiatement chez Caroline.
2. Ils se tenaient là tous les deux, dans le salon d’un petit appartement de banlieue :

-Tu sais, Caroline, j’ai vu deux boites de SOMETOL ici quand je suis venu te voir, à la demande de Paul, pour t’expliquer sa détresse après ton départ. Tu m’avais dit que ta mère prenait du SOMETOL et que tu y avais recours pour oublier ton propre chagrin. Alors, avoue, que s’est-il passé à la soirée ? Qu’as-tu été dire aux gendarmes ?Tout en lui parlant, Martin avait durci le ton, et, lassé de son silence, la fixait droit dans les yeux. Elle étouffa un sanglot et balbutia : "C’est à cause de la seringue ! ». Puis, elle se lança dans un discours incohérent à propos de sa petite sœur Mélodie. Elle avait trouvé une seringue dans sa chambre et était convaincue qu’elle avait revu Paul qui, pour se venger d’elle, fournissait de la drogue à sa jeune sœur.

Ebahi, Martin la dévisageait : pour lui, Paul était incapable d’une telle horreur. Caroline finit par baisser la tête avant de se reprendre et de déclarer d’un air décidé : « D’accord, je vais aller dire que c’est moi qui avait mis le SOMETOL dans le verre, à l’insu de Paul".

Martin s’avança vers la porte en poussant un bref soupir de soulagement et de dégoût.

**NOUVELLE 3 : Le Lac.** Auteurs : 1- Buffet Hugo ; 2- Boursaud Manon ; 3- Thouret Erwann ; 4- Ribes Baptiste.

1. Il était dix heures du matin, le soleil embrasait le ciel et une chaleur insoutenable tombait sur les épaules des habitants de Lamberville. M. Pierre Ribesse s’affairait devant son étal de carpes, de gardons, de sandres et pour les plus aisés, d’écrevisses, qu’il prétendait pêcher lui-même, oubliant de mentionner le rôle de son beau-père qui se fournissait auprès d’amis et dont M. Ribesse achetait le silence.
2. Cette supercherie aurait pu durer longtemps si ce jour-là un parent éloigné de sa femme, l’ai goguenard et l’haleine chargée, ne lui avait lancé : « Alors, Pierre, quoi de neuf aujourd’hui, mis à part que tu achètes ton poisson ?
	* J’achète mon poisson ! Tu veux rire, je suis le meilleur pêcheur de la région, c’est avec mon propre bateau que j’ai pêché ; d’ailleurs, monsieur, un requin s’est un jour pris dans mes filets !
	* Un requin, tu plaisantes ! et dans un lac ! avec des filets !
	* Arrête un peu, les gens t’entendent ! Je pourrais te montrer quand tu veux ce dont je suis capable avec ne serait-ce qu’une ligne !
	* Eh bien ! La saison n’est pas finie ! Tu pourrais organiser un concours ! avec le frangin, ton beau-père, inscrit à la société de pêche, cela devrait être possible !
	* Bonne idée ! Je te prends au mot ! Je m’en occupe dès cet après-midi, et je compte sur ta présence !"

(3) Par cet engagement inconsidéré, Pierre venait de mettre le doigt dans un engrenage qui allait lui être fatal. Renseignements pris, l’organisation revenant trop cher, son beau-père ne put l’aider financièrement. Il dut souscrire un emprunt pour la location du lac et des barnums, l’achat du matériel, et la restauration. Après plusieurs visites, il loua le lac d’Epanaillou pour cinq cents euros, de mauvais gré car le budget allait être serré pour le reste : il ne pouvait compter que sur 3500 euros. Au magasin de pêche, la scène fut homérique. Le vendeur lui démontra que la canne la plus chère à 500 euros, s’imposait. Pensant se réserver cette canne, Pierre accepta et négocia une ristourne sur les autres cannes. Puis le vendeur insista pour lui fournir des leurres et d’indispensables costumes de pêche ; Pierre accepta les premiers et refusa les seconds. On en arriva à la note : « Nous disions donc, commença le vendeur, les vingt cannes avec une remise de 5 % soit 1900 euros et une canne haute qualité à 300 euros – d’ailleurs vous m’en direz des nouvelles – ajouté à cela 100 euros de leurres et 60 euros d’hameçons, ce qui nous fait 2260 euros. Vous payez par chèque ? »

 Le vendeur avait retrouvé le sourire lorsqu’il alla ouvrir toute grande la porte de la boutique, et il proposa même de porter les cannes restantes.

 Le jour fatidique arriva, les barnums multicolores découpaient leur silhouette massive sur un ciel éclatant, des fanions de couleur délimitaient les emplacements des futurs pêcheurs et Pierre peaufinait son discours d’accueil. Le succès fut au rendez-vous. A neuf heures, tous les emplacements étaient vendus et les pêcheurs étaient venus en famille ; tout le monde piaffait en écoutant le discours de Pierre :

* + Mesdames, Messieurs, je vous souhaite à tous la bienvenue à ce grand concours. Sachez qu’aucun poisson d’élevage ne se trouve dans ce lac ! Le matériel est de qualité. Et en plus tout dépassement d’emplacement sera sanctionné par une exclusion du concours. Une buvette est à votre disposition et vous pourrez vous restaurer sur place. Je tiens à vous signaler que je suis moi-même votre concurrent car un défi m’a été lancé. A tous, bonne journée et que le meilleur gagne ! .

Après les applaudissements d’usage, chacun gagna son engagement. Y compris Pierre, galvanisé par l’espoir de gagner "son" concours .

(4)Hélas ! Tout alla de mal en pis pour Pierre : la matinée n’apporta rien que des ablettes, tandis que son concurrent le plus proche sortait une longue tanche frémissante, qui fut aussitôt comptabilisée par l’arbitre. Après trois heures de pêche infructueuse, Pierre décida d’aller se restaurer. Autour de lui, des participants heureux, félicités par leurs épouses et leurs enfants radieux, vidaient des cannettes de bière. De retour à son emplacement, il trouva son beau-père, un des arbitres qui lui signala qu’il était le dernier du classement provisoire.

Ce fût la même déconvenue l’après-midi : rien que du menu fretin au bout de la ligne. A dix-huit heures, les arbitres mirent fin au concours. La remise des prix eut lieu ; Pierre était humilié : il allait devoir remettre le prix sous les quolibets.

Un jeune pêcheur reçut le premier prix, un superbe poisson en métal plaqué or, sous le regard, au premier rang, d’un vieil homme qui lança d’une voix à demi-étouffée par les applaudissements : « Qu’est-ce que t’en dis, Pierre ? il est doué mon neveu ! Il est aussi poissonnier et il va bientôt se mettre à son compte ! » Pierre étouffait de rage sur l’estrade ; non content de voir triompher ce vieux parent de sa femme, rusé et provocateur, il devait en plus rembourser un emprunt qui n’avait pas suffi à couvrir les frais. Aujourd’hui, les clients se font plus rares devant le banc de Pierre Ribesse car une nouvelle poissonnerie, ouverte par le gagnant du concours, tient le haut du pavé à Lamberville. D’ailleurs, il se murmure que M. Ribesse souhaiterait devenir employé au rayon poissonnerie du supermarché voisin.

**NOUVELLE 4 : La Lettre**. Auteurs : 1- Nockolds Leann ; 2- Labbé Camille ; 3- Tarrade Jean-Gabriel ; avec l’aide de Xueref Paul.

1. Au cours d’une longue période de congé, Paul, que ses collègues de laboratoire trouvaient légèrement démodé, flânait sur les boulevards, le parapluie ouvert au-dessus de la tête pour se protéger de la pluie froide de mars. La nuit tombait sur l’avenue éclairée par les lampadaires, dont la lumière se reflétait dans les flaques d’eau, sur les trottoirs. Sur sa gauche, il entendit soudain un éternuement, et aussitôt son regard fût attiré par une jeune femme trempée des pieds à la tête, grelottant sous un mince blouson, et qui semblait le dévisager. Il sentit monter un léger trouble en lui mais il n’hésita pas à l’interroger : « Bonsoir, vous avez un problème ? » Il sentit bien que sa question était maladroite et pourtant la jeune femme, écartant une longue mèche qui lui couvrait en partie le fond, répondit : « Non, merci. Votre parapluie m’amusait ». Ebloui par sa beauté, Paul relança la conversation : « Ecoutez, vous êtes trempée. Vous devez avoir froid. J’habite dans le quartier. Venez vous sécher et d’ailleurs, j’ai un autre parapluie aussi amusant que celui-ci : je vous le prêterai pour rentrer chez vous. Vous me le ramènerez quand vous voudrez ». A ces mots, le jeune femme sembla confuse, elle reprit pourtant : « C’est gentil à vous, mais ça me gêne d’entrer chez des inconnus ». Déçu, Paul baissa les yeux et allait prendre congé quand il remarqua le sac ouvert de la jeune femme d’où dépassait la couverture d’un livre qui lui rappelait ses années d’étudiant : il vit là le moyen de ne pas gâcher sa chance. « C’est le LANGEVIN-ROYER qui se mouille là ! Vous étudiez la physique moléculaire ? » Surprise, la jeune femme suivit son regard et poussa un petit cri : « Zut ! effectivement, il se mouille ! Et en plus, je l’ai emprunté à la bibliothèque universitaire ! » Paul ne laissa pas passer l’occasion : « Ecoutez, j’ai les autres volumes de la collection. Je crois que maintenant, vous ne pouvez plus refuser mon invitation ! » La jeune femme sourit et fit un pas vers lui. Il lui donna le bras pour la mettre à l’abri sous son parapluie et la conduisit chez lui. Peu de temps après, ils étaient tous deux installés dans son grand bureau où flambait un bon feu de cheminée. Devant eux, fumaient deux tasses de café sur la petite table basse. En buvant, il lui donna son nom mais, trop ému, oublia de lui demander le sien.

Comme promis, il lui montra ensuite sa collection complète des manuels de physique LANGEVIN-ROYER, alignés sur un rayonnage de la bibliothèque qui trônait derrière un bureau en bois massif. La jeune femme lui apprit qu’elle préparait une thèse en physique moléculaire, qu’elle était originaire d’Europe de l’Est, et qu’elle logeait chez une femme âgée, dans la proche banlieue de Paris. Après un coup d’œil affolé à la pendulette, au-dessus de la bibliothèque, elle s’écria : « Il faut que je parte, il va être dix-neuf heures et il faut que j’attrape le R.E.R. ». Paul s’excusa de l’avoir retenue et eut juste le temps de lui demander son adresse exacte car elle refusa qu’il la raccompagne. Elle l’embrassa pour le remercier, ajoutant que sa logeuse allait être inquiète. Paul se revit longtemps en train de la saluer de la main pendant qu’elle disparaissait dans les ténèbres.

1. Une semaine plus tard, le jeune homme avait repris ses habitudes ; il parcourait distraitement le journal lorsqu’il entendit le bruit caractéristique de la boite aux lettres quand on l’ouvrait. Après avoir retiré le courrier, son attention fut attirée par une enveloppe au dos de laquelle figurait l’adresse tant désirée. Il se précipita dans son bureau pour y lire un mot de remerciement touchant et le désir d’une réponse, qu’il allait s’empresser de satisfaire, pour lui signaler qu’il avait apprécié sa présence ce soir-là et qu’il souhaitait la rencontrer de nouveau.

Néanmoins, à sa grande déception, il ne reçut aucune réponse : il mit en cause les services postaux puis la logeuse. Dans l’ignorance de son prénom, mais sûr de son nom de famille, il lui envoya une seconde lettre, qui resta sans réponse elle aussi. Deux autres lettres suivirent, encore sans réponse. Incapable de l’oublier, il s’inquiétait pour elle. Il se confia alors à un ami et conclut son histoire par ses mots : « Tu sais, Henri, je tiens à elle et son silence depuis trois mois m’inquiète terriblement .

* + Tu auras peut-être commis une maladresse, supposa son ami.
	+ Non, je ne crois pas….Non, vraiment, la soirée s’est déroulée au mieux ; d’ailleurs, elle m’a remercié.
	+ Ecoute, je ne vois qu’une solution. Tu ne vas pas continuer à te tourmenter comme ça. Tu as son adresse, vas-y et demande à la voir : tu seras renseigné .

Décidé, le lendemain, il glissa la lettre dans sa poche et se mit en route pour Sevran, au petit matin.

(3)A la sortie du R.E.R., il se fit indiquer la rue des Peupliers. La pluie avait cessé quand il s’engagea sur une allée mal éclairée, bordée de pavillons. Son désir de revoir la jeune femme se lisait dans son regard et son cœur battait plus vite dans sa poitrine. Au loin, retentissaient des cris d’enfants levés trop tôt, sans doute. Deux chatons, sur la droite, se risquaient prudemment à sortir, reniflant l’air après l’averse. Il s’arrêta pour s’assurer du numéro de la maison sur l’enveloppe. Il approchait du 4 et il n’en crut pas ses yeux : là où aurait dû se situer le 4, ne restait qu’une ruine au plafond effondré et aux murs noircis de fumée. Qu’étaient devenus les habitants ?

 Soudain, derrière lui, une voix calme et posée l’interpella : « Vous cherchez quelque chose, monsieur ? » Paul se retourna brusquement et fit face à une femme âgée qui portait un cabas d’où dépassaient deux pains. Il balbutia : « C’est bien le 4 ici ? Que sont devenus les habitants ? » La vieille femme poussa un soupir : « Mon pauvre monsieur, si vous saviez, c’est arrivé il y a un mois, en mai. Mme Laudret, que je connaissais très bien, avait oublié d’éteindre un appareil ménager qui marchait mal. Il y avait une petite étudiante chez elle, Anna. Le feu a pris pendant la nuit et elles sont mortes toutes les deux pendant leur sommeil. C’est bien triste, monsieur ». Et elle s’éloigna. Paul resta un moment immobile, pétrifié, des larmes lui coulaient sur la joue.

**NOUVELLE 5 : La Seringue**. Auteurs : 1- Mateteau Vianita pour le plan, travail collectif de rédaction ; 2- Lamontagne Manon ; 3- Gillardeau Nino ; 4- Shepherd Ewan.

 (1) Mike Hubert était un des éléments les plus prometteurs du département des sciences de l’université de Paris. Tout changea le jour où des étudiants l’invitèrent à une fête célébrant la fin des examens.

 Plutôt timide et isolé, ayant peu d’occasions de sortir, Mike s’empressa d’accepter.

Plus le moment approchait et plus il avait envie d’annuler mais la crainte du ridicule finit par l’emporter.

Ses hésitations étaient justifiées car dès leur arrivée, les étudiants l’abandonnèrent à une table pour se rapprocher d’un groupe de jeunes filles : il était à nouveau seul, comme d’habitude, avec le sentiment déprimant de ne compter pour personne. Alors, lorsqu’un inconnu grand et musclé vint le rejoindre pour lui offrir un verre, il fut comblé. Il accepta même plus tard le petit sachet de poudre blanche que, selon l’inconnu, « beaucoup de gens prennent pour se mettre dans l’ambiance ». Mike en avait bien besoin pour avoir la sensation d’exister et se faire des amis. A peine le sachet absorbé, il gagna, plein d’entrain, la piste de danse et se mit à se déhancher avec les autres. Au cours de la soirée, il crut reconnaître l’inconnu, qui lui lança :  Ça va mieux, hein ?

* + Oui, ça va mieux, répondit Mike qui sentit qu’on lui glissait dans la main un petit morceau de carton.
	+ Si t’as besoin, pour être mieux encore, n’hésite pas ».

Plus tard dans la soirée, alors qu’il avait regagné sa table, une jeune fille vint le trouver, prétendant l’avoir remarqué sur la piste. Elle lui apprit qu’elle était étudiante et qu’elle s’appelait Suzanne. Nauséeux, il fit tout de même des efforts pour s’intéresser à la conversation et l’invita à dîner chez lui. Elle refusa car elle devait partir et s’engagea à l’appeler à son retour : Mike lui donna son numéro de portable.

Du temps passa et Mike, sans espoir de revoir Suzanne, appela le numéro figurant sur le carton remis par l’inconnu lors de la soirée. Il s’était procuré de nombreux sachets et hantait les boites de nuit, à la recherche de nouvelles conquêtes. Toujours déçu, il augmentait les doses pour tromper sa solitude et paraître aussi joyeux que les autres. Ne retournant que rarement en cours, il déclenchait les moqueries quand il venait. Pour fuir davantage encore la réalité, il découvrit l’usage de la seringue et vécut un cauchemar permanent. Pourtant un soir, la sonnerie de son portable retentit : Suzanne, pour sa plus grande joie, proposait de venir dîner le lendemain. Il accepta sans mesurer la gravité de son état.

1. Dans l’escalier, Suzanne se dépêchait en se rappelant les yeux de Mike qui brillaient quand il la regardait. Lorsqu’elle sonna, Mike ouvrit en souriant, quoiqu’un peu surpris. Elle le trouva pâle mais il la rassura et lui proposa de s’installer dans le salon pendant qu’il terminait les préparatifs. Elle déposa ses affaires mais s’inquiéta en le voyant gagner la cuisine d’une démarche hésitante. Suzanne avait raison car, seul dans la cuisine, Mike avait de la peine à rester débout : il s’agrippa d’une main à l’évier pour, de l’autre, saisir un verre puis dissoudre un comprimé dans l’eau. Il avait une forte migraine et sa vue se brouillait de temps en temps. Cependant, il avait pu mettre le couvert et les plats commandés, alignés sur le plan de travail, attendaient d’être servis sur la table de la salle à manger.

Tout se passa bien jusqu’au dessert ; Suzanne avait apprécié les efforts de Mike. Lorsqu’il se leva pour son dernier aller-retour dans la cuisine, Mike étouffait. Il se passa de l’eau sur le visage. Au moment de saisir le plateau du dessert, il se mit à trembler et l’échappa. Alarmée, Suzanne se précipita dans la cuisine et, pour la rassurer, Mike lui demanda de ramener les couverts pendant qu’il nettoyait le sol.

1. Quand elle revint, elle poussa un cri de frayeur : Mike était étendu sur le sol. Remise de son affolement, elle s’accroupit à son côté et lui souleva la tête, puis la lui reposa doucement pour courir prendre son téléphone et appeler les pompiers. En attendant l’arrivée des secours, elle se mit à la recherche, dans la salle de bain, de ce qui pourrait le soulager. En ouvrant un des placards, elle fit une terrible découverte : une petite seringue dont l’aiguille avait été enlevée. « Mike était-il malade ? se droguait-il ? » Ces questions lui traversèrent l’esprit. Les secours arrivèrent.
2. Hospitalisé, il avait été réanimé et avait entrepris une cure de désintoxication grâce à ses parents. Le soutien de Suzanne allait l’aider : elle vint le voir dans sa chambre. Cependant, la jeune fille doutait, ses parents l’incitaient de plus en plus à le quitter, dans la crainte qu’il ne replonge. Ses visites s’espacèrent, sous prétexte d’un concours, qu’elle réussit et fêta. Bientôt, un jeune garçon, fils d’un ami de la famille, la sollicita pour l’été.

Mike, de retour chez ses parents, ressentait le poids de la solitude et doutait de plus en plus de son avenir. Désœuvré, ce soir-là, un an jour pour jour après le dîner avec Suzanne, il se rendit dans la salle de bain : au-dessus du lavabo, dans le placard, la seringue attendait ; il n’avait plus qu’à trouver l’aiguille et à l’y fixer.